

tous se livraient de sanglants combats de province à province, de ville à ville, et souvent de domaine à domaine. La misère était si profonde, les désastres si épouvantables, que les populations affamées attendaient tous les jours la venue de l'Antechrist et appelaient la fin du monde.

Enfin la trêve de Dieu donna quelque repos aux malheureuses provinces, sous le règne de Robert, dit le Pieux, qui avait succédé à Hugues Capet, son père. Ce prince, faible, pusillanime et superstitieux, passait toutes ses journées à composer des cantiques ridicules, dont quelques-uns sont encore psalmodiés dans nos églises. Il se soumit lâchement au pape Grégoire V, qui l'avait excommunié, et répudia sa femme Berthe, princesse vertueuse, pour épouser Constance, fille de Guillaume, comte d'Arles, mégère implacable qui persécuta même ses propres enfants.

Constance rappelait l'infâme Judith, femme de Louis le Débonnaire; fière et absolue comme elle, sans mœurs et sans frein, livrée à des passions désordonnées que la suprême puissance lui permettait de satisfaire, elle devint comme Judith un tyran insupportable pour son mari, pour ses fils, pour ses filles, et surtout pour les peuples soumis à son impitoyable despotisme. Elle amena à sa suite les troubadours et les trouvères, anciens poètes provençaux qui donnaient des leçons de poésie et de volupté, et qui corrompirent entièrement les mœurs; enfin par elle la cour se trouva transformée en un lieu de débauches.

Constance joignait à tous les vices une cruauté de bête féroce; ainsi, ayant appris un jour que Hugues de Beauvais, ami du roi et premier ministre du royaume, avait exprimé

un blâme sur sa conduite, elle résolut de se délivrer à jamais d'un censeur dangereux en faisant poignarder ce vénérable prélat. Mais l'exécution du meurtre était difficile, parce que Hugues ne se présentait jamais auprès de Robert sans être accompagné de ses gardes. Néanmoins voici ce qu'elle osa entreprendre : un soir, Constance pénétra dans la chambre à coucher du monarque pendant que le ministre causait avec lui, et à un signal donné, des assassins qu'elle avait cachés sous le lit se précipitèrent sur Hugues et le frappèrent avec tant de violence, que son sang rejaillit jusque sur les vêtements du roi. L'imbécile Robert, au lieu de faire arrêter cette femme exécrable et ses complices, se mit à fondre en larmes sur la mort de son ami.

Cette faiblesse du roi encouragea Constance à commettre de nouveaux crimes, et bientôt sa rage de hyène se tourna contre son propre fils Hugues, qui avait le tort de n'être pas le fruit d'un adultère; elle le poursuivit de sa haine et l'obligea par ses mauvais traitements à quitter la cour de son père. Le jeune prince, qui avait été reconnu successeur de Robert et couronné à Compiègne, fut réduit à errer comme un vagabond sur les grandes routes, et à détrousser les voyageurs pour subsister : dans une de ses expéditions, il fut même arrêté par Guillaume, comte du Perche, sur les terres duquel il avait commis plusieurs vols, et il fut renfermé dans les cachots du château de Belesme. Lorsque la nouvelle de sa captivité parvint à la cour, Constance s'empressa de lui adresser un messenger qui lui promit en son nom des richesses et la liberté, s'il voulait renoncer au trône en faveur de Robert, son frère puîné. Sur son refus d'abdiquer ses droits à la cou-

ronne, sa mort fut décidée, et bientôt une maladie cruelle, causée par un poison lent, lui rongea les entrailles et mit fin à ses jours.

Henri, second fils du roi, fut aussitôt couronné, selon l'ordre de succession créé par la loi salique, et malgré les artifices de Constance, qui voulait, en alléguant une erreur de date pour la naissance des jeunes princes, faire régner Robert, son troisième fils, qu'elle avait eu de ses amours avec un troubadour gascon.

Toutes ses tentatives ayant échoué, elle résolut d'exciter une guerre terrible entre les frères et leur père; mais cette dernière entreprise n'eut pas le succès qu'elle en attendait, et elle se vit obligée de reconnaître Henri pour successeur de Robert le Pieux.

Enfin l'âge mit un terme à ses déplorables débauches; alors elle se jeta dans la dévotion, et poursuivit avec la plus grande rigueur d'infortunés hérétiques appelés manichéens, qui suivaient les prédications d'une jeune Italienne et du chanoine Étienne. Constance se rendit à Orléans, principal siège de l'hérésie, avec le roi son époux et plusieurs évêques orthodoxes: par ses ordres, les hérétiques, hommes et femmes, furent saisis, conduits devant un concile, et condamnés au dernier supplice, sans qu'il leur fût permis de se défendre. Cette furie, non contente de s'être montrée juge implacable, voulut encore remplir l'office de bourreau; et elle fut d'autant plus cruelle dans l'infâme fonction qu'elle avait choisie, que les prêtres lui avaient affirmé que l'excès de sa rigueur rachèterait auprès de Dieu le châtement qu'avait mérité l'énormité de ses crimes. Elle-même creva avec des

baguettes les yeux de la jeune Italienne, dont l'exaltation religieuse avait converti un grand nombre de fidèles aux doctrines de Manès; elle-même s'arma de pincés ardentes et tenailla la poitrine, le ventre et la vulve de sa victime; ensuite elle fit emporter ce corps horriblement mutilé sur le bûcher où devaient être consumés tous les hérétiques. Ces infortunés furent attachés à des poteaux, et au-dessus de leurs têtes on plaça un gril de fer sur lequel était enchaîné le chanoine Étienne, qui avait été le confesseur du prince, et dont tout le crime consistait en une légère différence d'opinion avec l'Église sur l'Eucharistie. On mit le feu au bûcher, et bientôt ces malheureuses victimes de la superstition et de la tyrannie poussèrent des cris terribles qui leur étaient arrachés par des souffrances épouvantables! Et Constance, cette reine en horreur à l'humanité, laissant éclater une joie sauvage, montrait, en riant, au roi son époux les convulsions affreuses du chanoine Étienne, qui se tordait sur son gril de fer!

Quelques années après, le 20 juillet 1031, Robert mourut, sans avoir rien accompli d'utile pour le bonheur de ses sujets, ayant passé trente-cinq ans à faire des pèlerinages, à fonder des monastères et à édifier des églises ou des chapelles. On rapporte à son règne la fondation de l'église de Notre-Dame de Paris, qui fut élevée sur les ruines d'un ancien temple consacré à Jupiter par les bateliers de Lutèce.

Henri I<sup>er</sup> monta sur le trône de France, avec l'approbation des états du royaume, qui se soumirent à son autorité; l'implacable Constance seule se déclara contre lui; elle réunit des troupes en faveur du jeune Robert, s'empara des places les plus importantes, acheta le concours des évêques, des prin-

cipaux seigneurs, des comtes de Champagne et de Flandre, enfin elle menaçait de bouleverser tout le royaume, lorsque heureusement la mort vint arrêter cette reine abominable dans ses projets d'extermination. Henri pardonna à son frère Robert et lui donna le duché de Bourgogne; ce prince devint le chef de la première branche royale des ducs de Bourgogne, qui régnèrent dans cette province pendant trois siècles et demi.

Henri, comme tous les hommes auxquels les peuples ont donné trop de puissance, s'abandonna à ses passions et sacrifia à la débauche les intérêts sacrés de la nation; il accabla ses sujets d'impôts pour enrichir des mignons, élever des monastères et fonder des chapitres de chanoines. Enfin il régna pendant près de trente années, au milieu des guerres intestines excitées par l'ambition des seigneurs, qui s'arrachaient des lambeaux de territoire ou se disputaient les faveurs d'une courtisane. Il mourut vers la fin de l'année 1060, à Vitry-en-Brie, et fut enterré à Saint-Denis.

Quelque temps avant sa mort, il avait fait sacrer roi Philippe, son fils aîné, âgé de sept ans, et lui avait donné pour tuteur Baudoin, comte de Flandre. Ce seigneur gouverna avec une grande sagesse sous le nom du jeune prince; et à sa majorité, qui alors pour les rois était fixée à dix-huit ans, il remit les rênes de l'état à Philippe I<sup>er</sup>. Dans la suite le nouveau souverain paya les bienfaits du comte de Flandre par la plus noire ingratitude: après la mort de Baudoin, une dispute s'était élevée entre ses enfants et sa femme Richilde d'un côté, et de l'autre Robert le Frison leur oncle, qui revendiquait le duché de Flandre, ou du moins l'usufruit, comme devant lui

appartenir pendant la minorité de ses neveux. Richilde, soutenue par les états de Flandre, fit valoir ses droits, qui étaient appuyés de la volonté de son mari, et déclara la guerre à Robert le Frison. Philippe, comme souverain, pouvait arrêter ces divisions; mais loin de prêter son appui à la veuve de son bienfaiteur, il profita de son ascendant pour rendre plus violente la collision qui était soulevée, afin de pouvoir s'emparer lui-même de la Flandre.

D'abord il vendit à Robert le Frison la promesse de son secours pour l'aider dans son entreprise contre ses neveux; ensuite il tira des sommes considérables de Richilde en lui faisant serment de combattre pour elle et pour ses fils. Le duc ignorant cette trahison, et confiant dans les promesses de Philippe, leva une armée et entra en Flandre; mais le monarque félon s'avança à sa rencontre avec des troupes nombreuses et le somma de se retirer du comté, dont il revendiquait la possession pour lui-même. Robert, exaspéré par cette perfidie, n'écouta que son indignation; il marcha contre Philippe et lui livra à Saint-Omer une furieuse bataille, où l'armée de ce prince, quoique plus nombreuse que la sienne, fut mise en pleine déroute. Le roi, forcé d'accepter la paix, proposa au vainqueur de lui abandonner tout l'héritage de ses neveux moyennant une somme d'argent: ce honteux marché fut accepté et l'acte en fut signé par Philippe, qui consumma lâchement la ruine des enfants d'un homme qui lui avait conservé un royaume. Les chroniques nous disent que l'avidité de ce prince était si grande, qu'il vendait toutes les charges de l'état, et jusqu'aux investitures des églises et des monastères.